

FRAGMENT I

« C'est du bon sens » : la phrase préférée des idées jamais vérifiées

Il y a toujours quelqu'un pour dire ça.

À table, entre le fromage et la petite leçon de vie. En réunion, quand une décision absurde vient d'être présentée avec un diaporama propre. Sur un plateau télé, quand un expert de passage vient expliquer la vie des autres depuis un fauteuil qui n'a jamais connu la fin de mois à découvert. Dans une discussion de famille, quand quelqu'un veut enterrer une nuance sous une pelle de certitude. Même chez le médecin, parfois, quand le corps humain, cette machine pourtant assez mal élevée, refuse de se comporter comme dans les phrases simples.

« Enfin, c'est du bon sens. »

Voilà. C'est dit. La discussion peut maintenant enfiler son pyjama et mourir tranquillement.

Le bon sens a une réputation magnifique. Il sent la terre, l'expérience, la sagesse populaire, les anciens qui savaient, les gens simples qui n'ont pas besoin de grands mots pour comprendre la vie. Il arrive avec des bottes, une chemise ouverte et un air solide. Il donne l'impression d'être né avant les idéologies, avant les livres, avant les experts, avant les études, avant les complications modernes. Il serait là, pur, évident, naturel, comme une vérité sortie directement du ventre du monde.

C'est beau.

C'est aussi souvent une énorme fainéantise intellectuelle avec une moustache de paysan imaginaire.

Parce que le bon sens, dans beaucoup de conversations, ne signifie pas « j'ai observé, comparé, vérifié, réfléchi et j'arrive à cette conclusion simple ». Il signifie plutôt : « Je n'ai pas envie de démontrer ce que je pense, mais j'aimerais que tu arrêtes de poser des questions. »

Le bon sens sert alors de raccourci. Pas toujours un mauvais raccourci, d'ailleurs. Parfois, il contient une intuition correcte. Il y a des évidences pratiques qui tiennent debout. Ne pas mettre sa main dans le feu, c'est du bon sens. Ne pas confier ses économies à un inconnu qui promet de les tripler en deux semaines depuis une photo de profil avec lunettes de soleil, c'est du bon sens. Ne pas répondre « calme-toi » à quelqu'un qui est déjà furieux, c'est aussi du bon sens, même si l'humanité continue visiblement ses expériences en laboratoire relationnel.

Le problème commence quand le bon sens quitte le terrain pratique pour devenir une arme sociale.

Là, il ne sert plus à éviter une erreur évidente. Il sert à bloquer une discussion. Il sert à donner à une opinion l'allure d'une loi naturelle. Il sert à faire passer un jugement personnel, une habitude ancienne, un réflexe de classe, une peur, une norme ou un intérêt pour une vérité tellement évidente qu'il serait presque indécent de la questionner.

« *C'est du bon sens de travailler dur.* »

D'accord. Mais pour quel salaire, dans quelles conditions, avec quelle santé, quelle reconnaissance, quelles protections, quelle marge de décision, quelle fatigue accumulée, quelle possibilité de refuser ? La phrase ne répond pas. Elle préfère poser la main sur l'épaule du salarié épuisé et lui expliquer que l'effort est une vertu. Très émouvant. Surtout quand celui qui parle rentre chez lui avant la fermeture.

« *C'est du bon sens de faire attention à son argent.* »

Sans doute. Mais quand le loyer mange la moitié du revenu, que l'électricité grimpe, que les soins coûtent, que l'alimentation correcte devient un exercice de jonglage et que le moindre imprévu ressemble à une embuscade bancaire, le bon sens budgétaire commence à avoir les bras courts. Il ne suffit pas toujours de « mieux gérer ». Parfois, il faudrait surtout arrêter de confondre pauvreté et mauvais tableur.

« *C'est du bon sens d'éduquer les enfants avec de la fermeté.* »

Très bien. Mais fermeté veut dire quoi ? Cadre ? Violence ? Silence imposé ? Humiliation polie ? Reproduction de ce qu'on a subi en prétendant que ça nous a construits, alors que ça nous a surtout appris à serrer les dents avec élégance ? Là encore, le bon sens évite le détail. Et le détail, comme par hasard, c'est souvent là que se planquent les dégâts.

Le bon sens a une autre particularité : il adore se présenter comme neutre.

Il prétend ne pas appartenir à une époque, une classe sociale, une culture, une famille, une tradition, un intérêt. Il serait simplement « le réel ». Pourtant, ce qu'on appelle bon sens change selon les milieux, les pays, les générations, les métiers, les religions, les normes politiques, les habitudes économiques. Ce qui paraît évident ici peut sembler absurde ailleurs. Ce qui paraissait normal hier peut devenir honteux aujourd'hui. Ce qui semblait raisonnable à une génération peut ressembler à une cage pour la suivante.

Le bon sens n'est donc pas une source pure. C'est souvent un vieux robinet collectif. Il peut donner de l'eau potable. Il peut aussi donner de la rouille.

Et comme personne n'aime vérifier le robinet familial, on continue de boire.

Dans un débat politique, le bon sens est particulièrement utile. Il permet de dire des choses brutales avec un air raisonnable. « On ne peut pas accueillir tout le monde, c'est du bon sens. » « Il faut remettre les gens au travail, c'est du bon sens. » « On ne peut pas dépenser plus que ce qu'on a, c'est du bon sens. » « Il faut plus de sécurité, c'est du bon sens. » Chaque phrase mérite peut-être une discussion. Mais le bon sens les présente comme des conclusions déjà prêtes, emballées, livrées, débarrassées de leurs contradictions.

Qui est « tout le monde » ? De quel travail parle-t-on ? Qui a dépensé quoi ? Où va l'argent ? Quelle sécurité ? Pour qui ? Contre qui ? À quel prix ? Avec quels effets ? Le bon sens n'aime pas ces questions. Elles font perdre du temps à la phrase. Elles obligent à ouvrir les tiroirs.

Dans le management, il devient carrément un outil de maintenance sociale. « Il faut être agile, c'est du bon sens. » « Il faut accepter le changement, c'est du bon sens. » « Il faut faire des efforts, c'est du bon sens. » Traduction possible: la direction a mal prévu, les moyens manquent, la charge augmente, les décisions sont prises ailleurs, mais il serait vraiment dommage que tu le formules comme ça, avec ton petit air syndical de personne qui a remarqué la fumée.

Le bon sens demande alors aux autres d'être raisonnables devant les conséquences d'une organisation qui ne l'a pas été.

C'est là qu'il devient vraiment intéressant: il fonctionne souvent comme une honte préventive.

Avant même de contester, tu sens que tu vas passer pour compliqué. Tu vas être celui qui « cherche toujours des problèmes ». Celui qui « intellectualise tout ». Celui qui « ne comprend pas la vraie vie ». Celui qui « refuse les évidences ». La phrase a déjà préparé ta punition sociale. Elle te regarde avec l'air fatigué des gens qui pensent que réfléchir est une forme d'impolitesse.

Alors beaucoup se taisent.

Ils ne sont pas convaincus. Ils sont fatigués. Ou prudents. Ou habitués. Le bon sens a gagné non parce qu'il a prouvé quelque chose, mais parce qu'il a rendu la contestation coûteuse. C'est une victoire très fréquente dans l'histoire des idées médiocres.

Il faut pourtant être juste: le bon sens n'est pas toujours faux.

Le problème n'est pas son existence. Le problème est son immunité. Une idée simple peut être utile. Une règle pratique peut éviter du chaos. Une intuition collective peut contenir une expérience réelle. Tout ne mérite pas un colloque de trois jours avec graphiques et badges nominatifs. Il y a des évidences qui tiennent, des prudences valables, des gestes transmis parce qu'ils fonctionnent.

Mais une idée solide accepte d'être regardée.

Elle ne s'effondre pas parce qu'on lui demande d'où elle vient. Elle ne crie pas au mépris dès qu'on l'interroge. Elle ne se cache pas derrière « tout le monde sait bien que ». Elle peut expliquer, préciser, reconnaître ses limites, admettre ses exceptions. Le vrai bon sens n'a pas peur de la vérification. Le faux, lui, la traite comme une attaque personnelle.

C'est souvent là qu'on peut faire le tri.

Quand quelqu'un dit « c'est du bon sens », il faut répondre mentalement: peut-être. Mais quel bon sens? Celui de qui? Né où? Pratique pour qui? Vérifié comment? Et qu'est-ce qu'il m'empêche de voir?

Parce que beaucoup de phrases dites au nom du bon sens sont en réalité de vieilles opinions avec des papiers d'identité falsifiés. Elles ont traversé les familles, les écoles, les entreprises, les médias, les habitudes, les peurs et les petites hiérarchies. Elles ont pris des rides, donc on les appelle sages. Elles ont survécu, donc on les croit vraies. Or survivre n'a jamais prouvé la vérité. Les cafards aussi survivent très bien, et personne ne leur confie une chaire de philosophie.

Le bon sens mérite donc moins de respect automatique et plus d'inspection sanitaire.

Il peut être une boussole. Il peut aussi être une vieille chaise mentale sur laquelle tout le monde continue de s'asseoir parce que personne n'a regardé si elle était pourrie.

Et quand une chaise grince depuis trois générations, ce n'est pas manquer de respect aux anciens que de vérifier les pieds.

C'est éviter de se casser la gueule en appelant ça tradition.